

Excédant, pendant les quatre premières années, des exportations sur les importations, ayant produit \$36-000,000.

En résumé 18 années de disette ont donné une importation de blé, coûtant \$190,000,000 ; le prix moyen de l'hectolitre (24 minots à peu près) importé a été de \$5 ; et 18 années d'abondance ont fourni une exportation valant \$53,600,000 le prix moyen de l'hectolitre (24 minots à peu près) exporté n'a été que de \$3.

En tenant compte des disettes de 1852, 1855, 1862 et 1867, on trouve que c'est 240 millions de piastres qu'a coûtés ce commerce d'échange, et on voit que nous envoyons à l'étranger pour \$3 ce que nous lui payons ensuite \$5.

Ces chiffres démontrent deux choses de la façon la plus évidente. Il est important d'abord d'améliorer les procédés agricoles et d'organiser notre industrie principale, afin qu'elle donne des quantités plus considérables de blé et d'autres produits, et la chose n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le croire : les résultats acquis en Angleterre et en Belgique sont là, d'ailleurs, pour le démontrer.

En France, la production d'un arpent ne dépasse pas en moyenne 13 à 14 minots de blé ; dans la Grande-Bretagne et dans la Belgique, elle s'élève de 20 à 23 minots : c'est donc presque le double. Or, en supposant seulement que l'on parvint à obtenir en France 20 minots à l'arpent, nous arriverions à un accroissement de récolte de 40 à 45 millions d'hectolitres, et certes il y aurait de quoi suffire largement à notre alimentation et faciliter celles de nos voisins. Au lieu d'importer, nous exporterions toujours, et le bilan agricole de la France se solderait par des bénéfices sérieux.

[Ce qui est dit de la France fut également s'appliquer à cette Province dont la moyenne n'atteint pas 10 minots de blé par arpent et qui importe la plus grande partie de blé et de la farine nécessaire à son alimentation. Note Ed.]

Que l'on entre donc largement dans la voie des améliorations agricoles ; au lieu de donner à d'immenses capitaux une destination tout à fait improductive, formons un capital agricole important, afin que les animaux de choix, les bons engrais et les instruments perfectionnés ne fassent jamais défaut dans la ferme ; donnons une instruction professionnelle aux enfants de la campagne, afin que, parvenus à l'âge adulte, ils puissent faire usage avec profit de ces trois grands facteurs de l'industrie agricole.

Tout est là, qu'on se le persuade bien. La France [comme cette Province] ne peut être riche et prospère que par l'agriculture, parce que les matières premières sont la base de l'a-

limentation publique, de l'industrie et du commerce.

De 1816 à 1867, c'est-à-dire pendant l'espace de cinquante ans environ, nous avons payé à l'étranger une dime de \$240,000,000. Si l'agriculture s'était trouvée dans des conditions satisfaisantes, si la production du blé et des autres denrées avait largement dépassé les besoins de la consommation, non-seulement nous aurions conservé les 240 millions dépensés, mais nous aurions versé dans nos caisses des sommes très-considérables ; les disettes n'auraient pas amené des crises financières, industrielles, commerciales, et la France, riche, prospère, se serait incontestablement placée à la tête de toutes les autres nations.

Ces chiffres démontrent encore qu'il faudrait s'habituer en France à faire des réserves afin de disposer dans les mauvaises saisons d'une partie au moins de l'excédant des bonnes années et de rétablir ainsi l'équilibre, sans avoir à supporter de trop grands sacrifices. Et certes il serait bien facile d'atteindre ce but en construisant des greniers conservateurs qui ont été tellement perfectionnés qu'ils sont entièrement passés dans le domaine de la pratique.

Il ne faut donc pas que l'Etat et les particuliers craignent de s'imposer des sacrifices pour donner à l'agriculture le rang qu'elle devrait occuper depuis longtemps, car c'est par l'agriculture que l'on peut arriver à la vie à bon marché et au développement le plus large de l'industrie et du commerce.

A. DE LAVALETTE.

#### Les racines de chien-dent.

Nous trouvons la lettre suivante dans les excellentes Affiches agricoles de M. Victor Chatel :

A Monsieur Chatel, à Valcongrain.

Le Châlet, 1er Juin 1869.

" Monsieur,

" A votre écrit sur l'application de la racine du chien-dent à la nourriture des chevaux, permettez-moi d'ajouter ce qui suit :

" Durant le séjour que nous avons fait à Naples, nous avons une voiture à l'heure ou à la journée. On sait comment vont ces pauvres *chevaux morts* (selon la juste expression d'Alex. Dumas dans son *Corricolo*). Ils sont petits, chétifs, maigres, mais pleins d'ardeur. Leur peau, sans écorchure, est propre et luisante. Ils ne reçoivent guère de soins. Pourquoi les brosser quand le *lazzarone* ne se peigne pas ?... Cependant il n'est point de pays où les courses se fassent avec plus de célérité. Le galop est presque

la seule allure pour voiturier *Votre seigneurie*. Une fois attelé, le coursier est là sous le brancard jusqu'à la fin de sa journée, dont la dernière heure passe souvent minuit.

" Savez-vous de quoi se compose la nourriture d'une journée aussi laborieuse ?... de chien-dent !... J'ignore si on leur donne autre chose pendant le peu de temps qu'ils passent à l'écurie ; mais il est certain qu'ils ne reçoivent tout le jour qu'une poignée de cette racine, aux instants où le voyageur s'arrête pour visiter les curiosités de ce pays enchanté. Puis on les fait boire, en passant, aux fontaines publiques. On ne les débride pas. A la vérité ces intéressants animaux ne connaissent pas le supplice du mors ; on le remplace par un autre qui nous a paru moins dur. Au mors est substituée une bande de métal, sorte de levier articulé posé en travers sur le nez du cheval. Si l'on tire sur les guides attachées aux extrémités du levier, la pression que celui-ci exerce sur les naseaux de l'animal le dirige ou le retient quand il s'emporte ; car il s'emporte quelquefois.

" La racine a été lavée, le cocher en pousse une petite botte dans le coffre de son siège, et tout est dit.

" Vous m'avez rappelé ces faits que j'avais perdus de vue. Je voulais vous en entretenir plus tôt, mais je n'en ai pu trouver le temps.

" Le chien-dent est un émollient, comme vous le savez, auquel le vulgaire attribue une valeur que la science lui refuse. C'est un remède anodin. Cependant le chien, le chat, en font usage. Comme sa racine est féculente et sucrée, elle plait aux chevaux et convient à leur nourriture. Ainsi que la carotte, ils la mangent avec sensualité. L'une comme l'autre rendent leur peau brillante. Elles produisent les mêmes effets par les mêmes causes et doivent tout particulièrement convenir aux chevaux souffrants ou fourbus.

" Si, au lieu de jeter dans les chemins ou de brûler la racine de chien-dent, comme on le fait ici, on la lavait pour la distribuer à l'écurie, elle rendrait de bons services et rembourserait largement la dépense du sarclage.

" Pour avoir à Naples cette plante en aussi grande quantité, il faut qu'on la cultive. Où et comment ? je l'ignore. Ne pourrions-nous utiliser nos terrains incultes en y plaçant des racines de chien-dent au piquet ou à la houe, c'est-à-dire à peu de frais, ou encore en semer de la graine ?

" Vous apprécierez, monsieur, si ces quelques observations méritent un moment de votre attention.

" Agréé, etc. »